

Y a-t-il des identités culturelles dans le discours scientifique ?

Kjersti Fløttum

Université de Bergen, Norvège

1. Le projet KIAP

Existe-il quelque chose que nous pourrions appeler *identité culturelle* dans le discours scientifique ? Si oui, quels en sont les facteurs constitutifs ? Une telle identité serait-elle *nationale* (par exemple, existe-t-il une identité scientifique spécifique pour les Norvégiens) ou serait-elle *disciplinaire* (par exemple, existe-t-il une identité spécifique pour une discipline comme la médecine) ? Ces questions résument la problématique centrale du projet de recherche que je présenterai dans cet article : *Identité Culturelle en Prose Académique : nationale versus disciplinaire*, couramment désigné par l'acronyme norvégien *KIAP* (financé pour les années 2002-2004 par le Conseil de recherche de la Norvège ; voir www.hit.uib.no).

Les résultats provisoires indiquent que la discipline constitue le facteur le plus important, mais que le facteur national ou de langue joue également un rôle non négligeable. Si par exemple les chercheurs médecins produisent leurs articles selon la même norme textuelle, quelle que soit leur nationalité, il y a pourtant des différences entre des articles rédigés en différentes langues. Avant d'entrer plus en détails dans ces résultats, je présenterai les grandes lignes du projet KIAP.

Notre corpus électronique se compose d'articles de recherche rédigés en *anglais, français et norvégien*, tirés de trois disciplines différentes, à savoir *la médecine, l'économie politique et la linguistique*. Actuellement nous travaillons sur KIAP Corpus 1, consistant en 180 articles, distribués par 20 dans chacun des

9 sous-corpora (www.hit.uib.no/kiap/about_project.htm). Le but est que le nombre d'articles atteigne environ 500.

Notre approche méthodologique se résume en trois phases : exploratoire, qualitative et quantitative. Dans le présent article j'exposerai certains résultats de la première phase – exploratoire. Ces résultats nous aideront à décider quels sont les phénomènes qui méritent d'être soumis à des analyses plus qualitatives. Enfin, c'est quand nous aurons terminé la dernière phase - quantitative, que nous pourrons entreprendre une véritable analyse contrastive. Nous espérons alors avoir suffisamment de données pour pouvoir dire quelque chose de précis sur les ressemblances et différences entre les trois langues et les trois disciplines en question, dans le cadre du genre de l'article de recherche (pour plus de détails, voir Fløttum 2002b).

Notre projet est principalement linguistique, et les questions de recherche sont étudiées à travers des analyses de l'utilisation et de la distribution de quelques marques linguistiques sélectionnées, centrées autour de trois points (que je présenterai en détail plus bas). Les cadres théoriques varient, bien entendu, selon les phénomènes étudiés ; nous nous servons de travaux plus ou moins récents sur *les pronoms – personnels ou autres* (Hyland 2001, 2002, Rabatel 2001), *le métadiscours* (Crismore & Farnsworth 1990), *le "hedging"* (Hyland 1998), *le discours rapporté, les citations* (Rosier 1999, Tuomarila 1999, Hyland 2000, Grossmann ce volume), *les modalités* (notamment la modalité épistémique ; Breivega 2001), *la polyphonie linguistique* (Ducrot 1984, Nølke 2001, Fløttum 2001, 2002a, à paraître c), *la sémantique lexicale et la sémantique interprétative textuelle* (Rastier 1987). Les différentes analyses se réalisent dans le cadre d'une théorie des *genres*. Pour le moment, nous adoptons dans une large mesure la conception présentée dans le livre *Linguistique textuelle* de Jean-Michel Adam (1999), selon laquelle le genre se situe dans l'interaction entre analyse des discours et analyse linguistique et textuelle. Les contraintes que le

genre de discours impose à la réalisation linguistique des articles sont en effet essentielles pour nos analyses. Nos questions de recherche se résument autour des points suivants :

1) Dans quelle mesure et de quelle manière l'auteur se manifeste-t-il ?

Nous étudions ici, d'une part, la fréquence et la distribution des pronoms personnels de la première personne ainsi que le pronom indéfini *on* (et ses correspondants en anglais et en norvégien), assumant la fonction syntaxique de sujet, et les cotextes dans lesquels ils apparaissent, et d'autre part, la présence de commentaires métatextuels, de nature locationnelle comme *dans cet article, ci-dessus, plus bas*, ou de nature plus rhétorique comme *Je donne ci-dessous à titre d'illustration, Pour conclure*. Ce sont là deux phénomènes limités, mais importants pour le genre. (Voir Fløttum à paraître a, d et Dahl à paraître).

2) Dans quelle mesure les points de vue (ou voix) d'autres chercheurs se manifestent-ils ?

Afin de répondre à cette question, nous avons établi une classification en quatre types de références bibliographiques : les références par note, par nom et date de publication entre parenthèses, par une introduction au contenu du texte cité avec mention du nom de l'auteur, et enfin par une citation ou du discours rapporté direct (voir ci-dessous et Fløttum à paraître b). Si ce sont là des exemples de références explicites, nous savons bien qu'un auteur peut laisser l'autre se manifester de façons plus subtiles et moins explicites, par exemple par des constructions polyphoniques, que nous étudions également (voir Fløttum 2002a, à paraître c).

3) Comment l'auteur "vend"-il sa recherche ?

Pour ce qui est de cette troisième question, nos études sont encore provisoires. Mais par les exemples identifiés, nous comprenons que nous avons devant nous des analyses tout à fait intéressantes. Il s'agit avant tout d'expressions valorisées modifiant des notions-clés appartenant au procès de

recherche, comme *théorie*, *résultat*, *hypothèse*, etc. Voici quelques exemples : *théorie nouvelle*, *résultat précis*, *résultat surprenant*, *idée traditionnelle*, *hypothèse réfutée*, *nouvel argument*, etc. Ce sont là des exemples d'éléments surtout évaluatifs, mais par la suite il nous faudra faire une distinction entre les qualifications évaluatives (sur l'axe bon-mauvais) et les qualifications épistémiques (sur l'axe vrai-faux). Pour l'axe bon-mauvais, nous voudrions étudier dans quelle mesure il existe des isotopies positives ou négatives dans les articles.

De ces trois questions, ce sont les deux premières qui nous concernent ici, notamment l'emploi de pronoms et de références bibliographiques.

2. Quelques résultats de la phase exploratoire

2.1. La présence de l'auteur par l'emploi de pronoms personnels et indéfinis

Il est clair qu'il y a un locuteur responsable de tout énoncé dans un texte, même dans l'article de recherche traditionnellement considéré comme "objectif" ou "neutre" et comme contenant peu de traces laissées par l'auteur. Il est également clair que la responsabilité du locuteur se manifeste de façons différentes dans différentes disciplines et dans différentes langues (voir Bazerman 1988, Berkenkotter & Huckin 1995, Biber 1988, Fløttum & Rastier à paraître). Au sein du projet KIAP, la présence de l'auteur est étudiée à travers l'emploi de pronoms de la 1^{ère} personne, singulier et pluriel, ainsi que l'emploi du pronom indéfini (*on* et ses correspondants en anglais et en norvégien). Les premiers résultats de la phase exploratoire montrent que l'auteur linguistique est le plus présent et l'auteur médecin de loin le moins présent. L'auteur économiste se situe au milieu. Quant à la dimension de la langue, les résultats montrent que l'auteur norvégien est le plus présent, si on prend en considération l'ensemble des pronoms de la première personne et le pronom indéfini, et l'auteur anglais le moins présent. Le Français se situe entre les deux. Cependant, cette image change considérablement quand on prend en considération chaque pronom

isolément. On pourra en effet parler de l'auteur anglais comme *personnel* (par son important emploi du pronom de la 1^{ère} personne du singulier – *I*), de l'auteur norvégien comme *pluriel* (par son important emploi du pronom de la 1^{ère} personne du pluriel – *vi*) et de l'auteur français comme *indéfini* (par son important emploi du pronom indéfini *on*) (pour les chiffres exacts, voir Fløttum à paraître a). Cette approche doublement contrastive, tenant compte de langues et de disciplines, constitue une nouvelle perspective sur la manifestation de l'auteur dans le discours scientifique. Nous poursuivrons ces études dans la phase qualitative en mettant l'accent, d'une part, sur les cotextes où apparaissent les différents pronoms, et, d'autre part, sur l'alternance des pronoms dans le même article. Nous nous intéressons tout particulièrement au pronom français indéfini *on*. La raison en est que, par sa référence, ce pronom peut varier de l'indéfini au personnel (Rabatel 2001, Rey-Debove 2001). C'est là une capacité qui n'est pas évidente pour le pronom norvégien *man* et qui semble plus ou moins impossible pour les pronoms anglais *one* et *you* (dans leur emploi indéfini). Le grand défi est donc de déterminer des critères qui pourront contribuer à la désambiguïsation du pronom *on* (des critères liés au genre de texte en question, portant sur la présence d'éléments métadiscursifs et de certains adverbiaux, sur le type de verbe et le temps du verbe). Pour le français, nous tenons également à étudier l'alternance entre *je*, *nous* et *on*. Afin de terminer cette introduction portant sur l'étude des pronoms personnels et indéfinis dans les articles de recherche (parus autour de 2000), considérons d'abord ce que Loffler-Laurian a affirmé en 1980 sur l'emploi des pronoms en français et ensuite les résultats obtenus par Vassileva en 2000, portant sur les différences entre le discours scientifique en diverses langues.

"D'une manière générale, le français évite absolument la première personne du singulier, emploie le moins possible la première personne du pluriel, et se trouve amené ainsi à utiliser toutes sortes de formulations dites impersonnelles, réfléchies ou passives." (Loffler-Laurian 1980: 135)

"[...] the author's presence is the most prominent in the English discourse, where it is twice as frequently marked (either by 'I' or 'we') as in German and even more than twice as compared to Russian, not to mention French." (Vassileva 2000:53).

Les résultats de nos études pourront maintenant préciser ces affirmations, notamment en y ajoutant le facteur de la discipline.

2.2. La présence d'autres chercheurs et de leurs voix par les références bibliographiques et les constructions polyphoniques

Nous savons que l'emploi de citations et de références bibliographiques est important dans les textes scientifiques, notamment dans le genre de l'article de recherche (Tuomarila 1999). Ken Hyland (2000 : 20) affirme que "[c]itation is central to the social context of persuasion as it can provide justification for arguments and demonstrate the novelty of one's position". Dans ce qui suit, je présenterai les principales catégories utilisées dans cette phase de notre étude. Nous souhaiterons trouver des réponses à la question suivante : Comment et dans quelle mesure d'autres chercheurs que l'auteur se manifestent-ils dans les articles de recherche ? Pour y répondre, nous avons étudié différentes réalisations de références bibliographiques (ci-après : RB) à travers quatre catégories relativement larges, qui nous permettent de signaler quelques traits caractéristiques. Dans l'élaboration de ces catégories, j'ai été en partie inspirée par Swales (1990), mais je m'en distingue sur des points précis (voir Fløttum à paraître b). Voici les catégories :

R1 – Référence non-intégrée : chiffre [entre crochets] renvoyant à une liste bibliographique: *La lune est bleue [1]*.

R2 – Référence semi-intégrée : le nom de l'auteur "cité" et l'année de la publication sont mis entre parenthèses ou crochets : *La lune est bleue (Duval 1995)*.

R3 – Référence intégrée : le nom de l'auteur "cité" constitue un membre intégré de la phrase citante : *Duval (1995) a observé que la lune est bleue.*

R4 – Référence avec citation : citation (définie comme trois mots ou plus) introduite ou accompagnée par le nom de l'auteur cité : *Duval (1995) dit : "La lune est bleue." / Duval (1995) dit que "[l]a lune est bleue."*

Voici quelques exemples authentiques – des types R1 – R4, respectivement (frecon = français économique / frling= français linguistique / frmed= français médecine) :

1. *frmed11*
Plus de 69% des malades connus comme atteints de la maladie ne montrent aucune immunoréaction [30]. [...].

Dans cet exemple, du type R1, il est clair que les auteurs réfèrent à une publication précise, indiquée par le chiffre 30 entre crochets, mais le nom et l'année de la publication sont placés dans une liste bibliographique numérotée, à la fin, en dehors du texte. Nous apprenons le résultat de l'étude à laquelle les auteurs réfèrent, mais nous ne pourrions pas savoir qui l'a entreprise ou quand elle est entreprise, sans chercher dans la liste bibliographique :

2. *frecon03*
Trois dimensions se dégagent, qui coexistent pour tout ou partie selon la réalité du réseau considéré [Bakis H. (1993), Lazega E. (1994), (1998), Marrel P. (1998)]. [...].

Bien que peu spécifique, cette référence du type R2, est plus informative que la précédente par la présence dans le texte même des noms et des années de publication. Cependant, il n'est pas clair quelle a été la contribution des trois chercheurs mentionnés. Ont-ils tous dégagé trois dimensions – ou chacun une ? On ne le saura pas car le texte qui suit immédiatement ne nous le précise pas. Considérons maintenant un exemple du type R3 :

3. *frling02*
Denis et Sancier-Château (1994) présentent un classement qui les [les prépositions] différencie en fonction du type de complément dont elles sont la tête, [...].

Dans un tel cas, on a droit à des informations plus complètes (bien qu'on ne puisse pas être sûr que ce qui est dit est rendu correctement ; cependant, on pourra le vérifier). Le rôle le plus important que peut assumer un auteur cité

semble être celui qui est présenté ici, à savoir le rôle de sujet syntaxique. Mais la variation est grande à l'intérieur de cette catégorie, et nombreux sont les auteurs qui sont intégrés dans une construction passive :

4. *frecon10*

L'illustration fournie dans la figure 2 montre un cas particulier de notre modèle correspondant à la relation pollution-revenu obtenue par Stokey [1998]. [...].

La dernière catégorie, R4, est celle où les traces de l'autre sont les plus explicites. Ce type repère les cas où l'auteur est cité – où ses propres paroles sont représentées. La citation peut être de la forme discours rapporté direct ou d'une forme hybride (comme dans l'exemple 5 où l'auteur citant mélange ces propres mots avec ceux de celui qui est cité ; voir Rosier 1999) :

5. *frling02*

[...] Chervel (1977 : 171 et sv.) explique que dans les années 1850, le circonstanciel "va fonder sa fortune sur son opposition avec le complément direct" [...].

Nos résultats quantitatifs (voir Fløttum à paraître b), qui sont limités aux RB des années 1990-1999 situées dans le corps du texte, indiquent que les auteurs français se distinguent comme ceux qui réfèrent le moins à d'autres chercheurs. Les Norvégiens réfèrent le plus, et les Anglais arrivent tout juste derrière les Norvégiens. Dans la perspective disciplinaire, ce sont les médecins qui réfèrent le plus (de loin, et dans toutes les langues) ; la linguistique est deuxième et l'économie politique troisième. Bien que les variations individuelles puissent être grandes, ces tendances disciplinaires sont intéressantes. Cependant, quand on sait que les conventions de citation des médecins se limitent généralement à mettre un chiffre dans le texte – chiffre qui renvoie à une liste bibliographique (le type R1 ci-dessus), ces résultats ne nous disent pas grand chose sur la présence réelle dans le texte même d'autres chercheurs que l'auteur. Des quatre catégories de RB utilisées dans cette phase, les trois premiers (R1 – R3) sont les plus fréquentes ; elles se répartissent d'une manière assez égales (R1 : 33%, R2 : 26%, R3 : 34%). C'est la catégorie R4 (avec citation directe) qui se

distingue comme la moins fréquente (6%). Il est pourtant intéressant de noter que ce sont les Français qui utilisent le plus souvent cette manière directe et explicite de présenter d'autres chercheurs.

Dans la phase qualitative, nous avons l'intention d'élaborer ces différentes catégories. Cependant, au lieu d'entrer dans une présentation de ces élaborations (Fløttum à paraître b), je mentionnerai très brièvement l'importance de la dimension polyphonique dans notre étude sur la présence des "autres". Nous savons que les auteurs laissent des traces d'eux-mêmes – et d'autres – de manières plus fines et subtiles que par les RB. La présence peut être implicite, exprimée par des constructions polyphoniques de différentes sortes (nous nous servons ici des études entreprises au sein du groupe des polyphonistes scandinaves, où nous avons développé la théorie de la ScaPoLine, voir Nølke 2001 et www.hum.au.dk/romansk/polyfoni). Sans entrer plus en détail, je présente un exemple où l'auteur met en scène un jeu de polyphonie remarquable – avec les paroles de personnes identifiées mais aussi avec des participations moins explicites, comme par les marqueurs *par contre, mais* et la négation syntaxique de valeur polémique *ne pas*. Je pense que cet exemple démontre que ce sera là un travail intéressant à poursuivre :

6. *frling06*

En quatrième lieu, on constate que le caractère +/- humain du référent du pronom n'influence pas l'emploi de *en* quantitatif et que les exemples avec référent humain sont courants : <exemple>. Par contre, *en* adnominal réfère beaucoup plus difficilement à un humain : <exemple>. Pinchon (1972 : 122-128) a montré qu'il ne s'agit pas d'une impossibilité stricte, mais comme l'ont signalé Blanche-Benveniste e. a. (1984 : 47-50) et Lamiroy (1991), l'utilisation de *en* avec un référent humain provoque généralement un effet de sens désindividualisant qui se remarque notamment lorsque l'on remplace *en* par le déterminant possessif. [...].

3. Remarques finales

Tout au début des études entreprises par le projet KIAP, nous sommes partis des hypothèses spécifiques suivantes (formulées dans une étude pilote, voir Breivega, Dahl & Fløttum 2002) :

- 1) Les chercheurs médecins sont des auteurs non-expressifs qui ne laissent pas d'autres chercheurs parler dans leurs textes.
- 2) Les économistes sont des auteurs modestes qui évitent de promouvoir eux-mêmes par l'emploi des pronoms de la première personne dans l'énonciation d'opinions personnelles.
- 3) Les linguistes sont des auteurs polémiques qui introduisent beaucoup d'autres chercheurs dans leurs textes, souvent pour réfuter leurs points de vue.

Ayant plus ou moins terminé les études de la phase exploratoire, nous constatons que notre hypothèse générale semble toujours être plus ou moins valable – hypothèse disant que le facteur des disciplines est plus important que le facteur des langues dans la problématique des identités culturelles en discours scientifique. Cependant, cette hypothèse doit être modifiée et précisée sur certains points. Le plus important est peut-être que nous pouvons maintenant y ajouter des caractéristiques concernant le facteur national ou de langue : a) l'auteur anglais, qui réfère souvent à d'autres chercheurs, semble être le plus explicite et "personnel", b) l'auteur norvégien, qui utilise le plus de références bibliographiques, n'est pas très différent de l'auteur anglais, mais se distingue par une manière plus "plurielle" de s'exprimer, et c) l'auteur français, qui réfère le moins à d'autres chercheurs, se distingue comme relativement "indéfini" à cause de son emploi important du pronom *on*. Par les études plus qualitatives que nous entreprendrons ultérieurement, nous espérons pouvoir dire quelque chose de mieux fondé sur les différences culturelles dans le discours scientifique, dans le cadre d'une perspective davantage centrée sur *les individus* qui se trouvent "derrière" la recherche que sur *la recherche* même ; nous nous intéressons d'une part à l'auteur ou les auteurs et les traces qu'ils laissent derrière eux, ainsi que leurs attitudes, opinions et valeurs, réalisées par des expressions linguistiques, et d'autre part aux autres chercheurs présents dans les articles, notamment la place et la nature de cette présence. Nous pensons parvenir à des résultats qui nous

permettront de postuler différentes identités culturelles dans le discours scientifique.